

Johanna Lindsey

LES MALORY

L'orgueil du contrebandier

J'AI
LU

POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS

L'orgueil
du contrebandier

DE LA MÊME AUTRICE AUX ÉDITIONS J'AI LU

Samantha

Esclave et châtelaine

La révoltée du harem

La fiancée captive

Les feux du désir

La Viking insoumise

Un si doux orage

Un cœur si sauvage

Épouse ou maîtresse ?

Captifs du désir

Une fiancée pour enjeu

Paria de l'amour

Si tu oses me quitter

Pour toujours dans tes bras

Brûlés par le désir

Apparence trompeuse

En proie à la passion

Héritier malgré lui

Un cow-boy pour deux

Les feux de l'hiver

Cœurs enchaînés

Il était une fois une princesse

LES MALORY

1 – *Lady Regina Ashton*

(Le séducteur impénitent)

2 – *Lord Anthony*

(Tendre rebelle)

3 – *Passagère clandestine*

4 – *Magicienne de l'amour*

5 – *Une femme convoitée*

6 – *Le cadeau de Noël des Malory*

(La faute d'Anastasia)

7 – *Voleuse de cœur*

8 – *Les trésors du désir*

9 – *Confusion et séduction*

10 – *Mariés par devoir, amants pour toujours*

JOHANNA
LINDSEY

LES MALORY - 11

L'orgueil
du contrebandier

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Viviane Ascain*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos autrices préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original

STORMY PERSUASION

This edition published by arrangement with the original publisher
Gallery Books, a Division of Simon & Schuster, Inc.

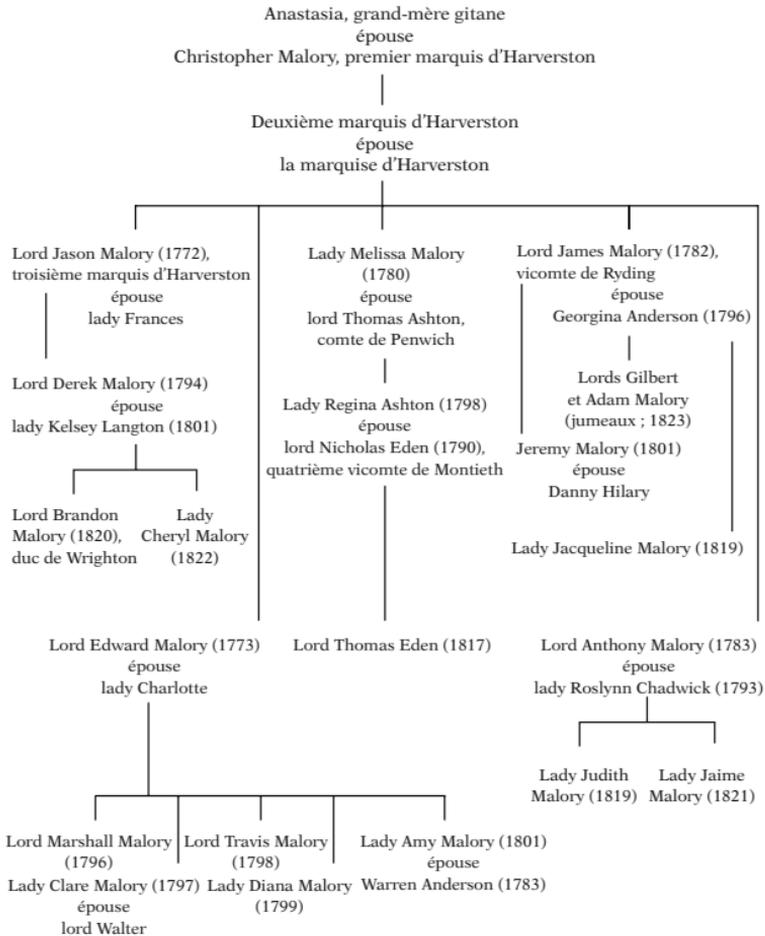
All rights reserved including the right
of reproduction in whole or part in any form.

© Johanna Lindsey, 2014

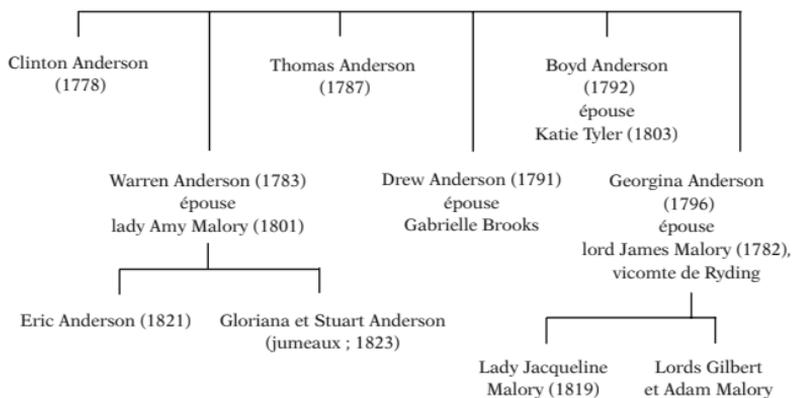
Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2024

Arbre généalogique des Malory



Arbre généalogique des Anderson



1

Judith Malory s'agenouilla devant la fenêtre de la chambre qu'elle partageait avec sa cousine Jacqueline. Toutes deux observaient la maison en ruine derrière le château et le jardin à la française appartenant au duc de Wrighton. Bien que Judith soit de quelques mois la plus âgée des deux jeunes filles, Jack, comme son père l'avait surnommée pour ennuyer ses beaux-frères américains, avait toujours été la meneuse – ou plutôt l'instigatrice. Jack clamait qu'elle serait un aussi mauvais sujet que son père, James Malory. Elle serait pirate, comme son père ; elle serait un excellent pugiliste, comme son père... et la liste était longue. Judith lui avait demandé un jour pourquoi elle ne se donnait pas pour but de ressembler à sa mère et Jack lui avait immédiatement répondu : « Ce ne serait pas amusant ! »

Judith n'était pas de cet avis. Ce qu'elle souhaitait, c'était devenir une épouse et une mère, dans cet ordre. Et ce but se rapprochait. Jacqueline et elle avaient dix-huit ans cette année. Elle avait fêté son anniversaire la semaine précédente et Jacqueline célébrerait le sien dans quelques mois. Elles allaient donc toutes les deux faire leurs débuts dans le monde cette saison, mais Jacqueline devait faire les siens en Amérique et non à Londres, et Judith ne supportait pas l'idée de ne pas

partager l'événement avec sa cousine et meilleure amie. Il lui restait cependant quelques semaines pour trouver le moyen de changer ces fâcheuses dispositions.

Les filles des deux plus jeunes frères Malory, James et Anthony, avaient toujours été inséparables, du plus loin qu'elles se souviennent. Et chaque fois que leurs mères les emmenaient voir leurs cousins Brandon et Cheryl dans l'ancestrale demeure ducale du Hampshire, elles passaient des heures à cette fenêtre dans l'espoir d'apercevoir encore une fois une lumière flotter au milieu des ruines. La nuit où elles l'avaient vue pour la première fois avait été tellement passionnante qu'elles ne pouvaient pas s'en empêcher.

Elles ne l'avaient revue qu'à deux reprises depuis mais, le temps d'attraper une lanterne et de traverser en courant la pelouse jusqu'à la maison abandonnée de la propriété voisine, la lumière avait disparu.

Elles en avaient bien entendu parlé à leur cousin Brandon Malory. Il avait un an de moins qu'elles, mais elles se trouvaient chez lui, après tout. Le titre de duc de Wighton et le domaine lui venaient de sa mère, Kelsey, qui avait épousé Derek, le cousin des jeunes filles. Ses parents étaient venus vivre ici à sa naissance, pour que, en grandissant, Brandon prenne conscience de son rang et de son statut social. Fort heureusement, son titre de duc n'avait pas gâché son heureux caractère.

Mais Brandon, qui n'avait jamais vu la lumière lui-même, n'avait aucune envie de faire le guet avec elles ce soir, ni n'importe quel autre soir. À l'extrémité de la pièce, il enseignait l'art du whist à Jaime, la petite sœur de Judith. À dix-sept ans, il avait maintenant plus l'apparence d'un homme que celle d'un adolescent et les demoiselles l'intéressaient beaucoup plus que les fantômes, ce qui n'avait rien d'étonnant.

— Alors, je suis assez grande pour connaître le secret, maintenant ? implora du seuil de la porte Cheryl, la petite sœur de Brandon.

Jaime Malory quitta la table de jeu pour courir prendre Cheryl par la main.

— Elle est assez grande ! J'avais son âge quand tu me l'as dit, plaيدا-t-elle à l'adresse de son aînée.

— Dis-lui, Brandon, lança Jacqueline à son cousin. C'est ta sœur, après tout. Mais elle doit nous jurer de ne jamais y aller toute seule et de ne jamais faire de recherches sans nous. Et ce sera à toi de veiller à ce qu'elle tienne parole !

— Mais comment voulez-vous que je promette quoi que ce soit si je ne sais pas à quoi je m'engage ? protesta Cheryl.

— Ce n'est pas le moment d'argumenter, poussin, renchérit Judith. Commence par jurer ! C'est ce qu'a fait Jaime et elle n'habite pas ici, tandis que toi, si. Si tu ne promets pas, nous ne te dirons rien. C'est ce que tu veux ?

— C'est bon, je le jure ! déclara Cheryl après un moment de réflexion.

Judith laissa le plaisir de la révélation à Jacqueline, qui ne la déçut pas.

— Tu as un fantôme pour voisin ! expliqua solennellement Jack. Il habite juste à côté.

— C'est vrai ? Vous l'avez vu ? s'écria Cheryl, tout d'abord incrédule, avant de constater que ses cousines ne plaisantaient pas le moins du monde.

— Il y a cinq ans environ, précisa Judith.

— Judith lui a même parlé, ajouta Jacqueline.

— Mais c'est Jack qui a vu la lumière la première, de cette fenêtre. Il fallait bien aller voir, on ne pouvait pas faire autrement. Nous avons toujours pensé que cette vieille maison devait être hantée et nous avons raison !

D'un pas hésitant, Cheryl alla les rejoindre à la fenêtre pour regarder la vieille ruine qui désolait ses parents depuis si longtemps et elle fut grandement soulagée de ne rien voir du tout. Elle était loin de partager la témérité de ses cousines. Le clair de lune éclairait largement l'inquiétante silhouette du vieux manoir tombé en ruine bien avant qu'aucun d'eux voie le jour. En frissonnant, elle se hâta de battre en retraite auprès de son frère.

— Vous n'êtes tout de même pas entrées dans le manoir ?

— Bien sûr que si ! répondit Jack.

— Mais on nous l'a interdit !

— Oui, sous prétexte que c'est dangereux, avec tous ces planchers percés, ces murs croulants et la plus grande partie du toit effondrée. Et toutes ces toiles d'araignées... Nous avons mis des heures à nous nettoyer les cheveux, Judy et moi !

— Je n'arrive pas à croire que vous y soyez entrées, surtout en pleine nuit ! s'écria Cheryl, les yeux écarquillés.

— Et comment voulais-tu qu'on voie qui était là ? Nous ne pouvions pas deviner qu'il s'agissait d'un fantôme !

— Vous auriez dû dire à mon père que vous aviez vu une lumière !

— Mais ça n'aurait pas été aussi amusant...

— Qu'est-ce que cela a d'amusant ? Ce n'est pas la peine de prendre l'air courageux sous prétexte que vos pères sont braves ! Oh, vous vous moquez de moi, c'est ça ? J'aurais dû m'en douter ! s'écria-t-elle comme ses cousines éclataient de rire.

— Bien sûr que non. Tu crois qu'on aurait gardé le secret pendant toutes ces années juste pour le plaisir de se moquer de toi ? Tu voulais qu'on te le dise et maintenant tu sais, répondit Jacqueline. C'était incroyablement exaltant !

— Et juste un tout petit peu effrayant, ajouta Judith.

— Et incroyablement imprudent ! objecta Cheryl.

— Si on devait s'arrêter à ce genre de détail, on ne s'amuserait jamais ! grogna Jack. Et nous étions armées ! J'avais pris une bêche dans le jardin.

— Et moi, j'avais emporté mes ciseaux, ajouta Judith.

Cheryl avait toujours envié le courage de ses cousines mais maintenant, elle était heureuse de ne pas le partager. Elles s'étaient attendues à trouver un vagabond, mais c'était un fantôme qu'elles avaient rencontré. Elles avaient eu de la chance... Il y avait de quoi se retrouver avec les cheveux entièrement blancs, mais la chevelure d'or de Judith était toujours teintée de cuivre et non de gris et ceux de Jack aussi blonds que ceux de son père.

— Nous ne savions pas d'où venait exactement la lumière quand nous sommes entrées dans les ruines cette nuit-là, alors nous nous sommes séparées, reprit Jack.

— C'est moi qui ai trouvé le fantôme, poursuivit Judy. Je ne sais pas très bien dans quelle pièce. Je n'avais pas remarqué la lumière avant d'ouvrir la porte. Il était là et il flottait au milieu de la pièce. Il n'avait pas l'air très content de me voir. Je lui ai tout de suite dit qu'il se trouvait dans une propriété privée et il m'a répondu que c'était moi l'intruse, que la maison lui appartenait. Quand je lui ai répondu que les fantômes ne pouvaient pas être propriétaires, il s'est contenté de me montrer la porte et de m'ordonner de sortir. Il n'était pas vraiment aimable. Il avait l'air prêt à mordre et j'étais sur le point de partir...

— ... quand je suis arrivée, acheva Jack. J'ai juste eu le temps d'apercevoir son dos pendant qu'il s'éloignait. Je lui ai demandé d'attendre, mais il ne m'a pas écoutée. Il a juste grondé : « Sortez, toutes les deux ! » tellement fort qu'il a fait trembler le plafond, ou ce qui en restait. On ne se l'est pas fait dire deux fois et on est

parties en courant. On était à mi-chemin de la maison quand on s'est souvenues qu'il ne pouvait pas nous faire de mal. On s'est dit qu'on avait sans doute perdu une occasion de l'aider, alors on est retournées en arrière et on a fouillé toutes les pièces, mais il avait disparu.

— Vous vouliez l'aider ? s'étonna Cheryl.

— Enfin, Judy voulait l'aider.

— Mais pourquoi ?

— Il était très beau garçon. Il devait avoir une vingtaine d'années quand il est mort. Et il avait l'air tellement triste lorsque je l'ai aperçu, avant qu'il me remarque et devienne agressif pour défendre ce tas de ruines croulantes.

— Voilà, elle est tombée amoureuse d'un fantôme cette nuit-là ! ajouta Jack.

— Bien sûr que non ! s'indigna Judith.

— Si, c'est vrai !

— Je voudrais simplement savoir pourquoi il s'est changé en fantôme ! C'est sûrement quelque chose de tragique et d'effrayant, si ses cheveux sont devenus tout blancs avant sa mort.

— Il avait les cheveux tout blancs ? Il doit être très vieux, alors, s'étonna Cheryl.

— Ne dis pas de bêtises, poussin, la reprit Jacqueline. Ma belle-sœur Danny a les cheveux tout blancs et elle avait mon âge quand elle a rencontré Jeremy !

— C'est vrai, reconnut Cheryl. Il était vraiment beau garçon, alors ?

— Très beau. Grand, avec de splendides yeux verts qui brillaient comme des émeraudes... Ne t'avise pas de partir à sa recherche sans nous ! ordonna Judy comme si elle était réellement jalouse.

— Je ne suis pas aussi curieuse et téméraire que vous et je n'ai aucune envie de rencontrer un fantôme, merci bien !

— Ça tombe bien, parce qu'il a l'air d'avoir des pouvoirs surnaturels. Tu n'as pas remarqué que le toit a été réparé ?

— Par le fantôme ?

— Et par qui d'autre ?

— Non, je n'avais pas remarqué. Ma chambre donne de l'autre côté.

— Moi, j'avais remarqué ! intervint Brandon. Je n'ai jamais vu personne y travailler, pourtant le toit a visiblement été réparé récemment.

— J'espère que tu ne l'as pas fait remarquer à ton père ? s'inquiéta Jacqueline.

— Non. Si je le lui avais dit, il aurait fallu lui révéler le secret et je ne voulais pas manquer à ma parole !

— Je savais bien que nous pouvions compter sur toi ! s'exclama Jacqueline, rayonnante.

— Dès qu'on parle de cette vieille maison, cela met père de mauvaise humeur, de toute façon. Il enrage de ne pas réussir à s'en débarrasser. Il a voulu l'acheter pour pouvoir la démolir, mais le dernier propriétaire connu était une dame du nom de Mildred Winstock. Elle en avait hérité et n'y a jamais habité. Ça n'a rien d'étonnant, avec un fantôme dedans ! Elle est vide depuis l'époque de mon arrière-arrière-grand-père, ce qui explique qu'elle tombe en ruine. Je vous dirai plus tard pourquoi elle a été construite et à qui elle a été offerte.

— À qui ? demanda Cheryl.

— Ce n'est pas pour tes jeunes oreilles !

— À sa maîtresse ?

— Ce qui est étonnant, c'est qu'elle ne se soit pas complètement écroulée en cinq générations, intervint Judith pour changer de sujet.

— Elle n'est pas complètement abandonnée, reprit Brandon. Depuis des lustres, le duché paie un minimum de personnel pour l'empêcher de s'écrouler, mais

père n'est jamais parvenu à trouver à qui Mlle Winstock l'avait léguée à sa mort. Nous sommes donc condamnés à l'avoir sous nos fenêtres.

Derek avait fait planter des haies et un rideau d'arbres à la limite de la propriété pour cacher ces pans de murs croulants et ne pas gâcher le panorama, mais ce n'était pas suffisant pour dissimuler la vue de la maison des étages supérieurs.

— Maintenant, chers cousins, il est temps pour Jack et moi d'aller au lit, et pour vous aussi, probablement, dit Judith. Nous partons pour Londres demain matin.

Lorsqu'elle se retrouva seule avec Jacqueline, elle poussa un long soupir.

— À quoi t'attendais-tu ? demanda sa cousine. Ils n'ont pas vu le fantôme, contrairement à nous.

— Oh, Cheryl n'a jamais eu le goût de l'aventure, cela ne me surprend pas, expliqua Judith. Derek et Kelsey l'ont trop protégée tandis que nous, nous avons grandi à Londres.

— Alors, c'est de ne pas avoir vu la lumière ce soir qui te déçoit tellement ? Nous pouvons encore aller fouiller les ruines, si tu veux.

— Ce n'est pas la peine. Le fantôme ne s'est montré qu'une fois. Je suis certaine que maintenant, il se cache chaque fois que nous risquons d'empiéter sur son domaine. Quel dommage ! soupira Judith.

— Cesse de rêver à ce fantôme ! ordonna Jacqueline en lui jetant un oreiller à la figure. Tu n'as pas compris qu'il n'était pas du genre à se marier ?

— Oh, je m'en suis aperçue sans trop de mal ! plaisanta Judith.

— Tant mieux, parce que ce serait difficile de lui arracher un baiser et une petite séance de rentre-dedans encore plus !

— « Rentre-dedans » ? Je croyais que, depuis l'année dernière, tu avais renoncé à devenir un vaurien ?

— Tais-toi ! Je compte bien imiter notre cousine Amy. Quand je trouverai l'heureux élu, je ne lui laisserai pas le choix et il n'aura qu'à bien se tenir. Il n'aura même pas le temps de comprendre ce qui lui arrive !

— Ne le trouve pas trop tôt, en tout cas. Et ne va pas le chercher en Amérique !

Elles en revenaient toujours au départ prochain de Jacqueline. La première fois que sa cousine était partie pour le Nouveau Monde avec ses parents, Judith était restée inconsolable pendant les deux mois de son absence. Les jeunes filles avaient juré de ne plus jamais s'éloigner l'une de l'autre et de toujours rester à moins d'une journée de voiture. La prochaine fois que Jack irait en Amérique, Judith l'accompagnerait, s'étaient-elles promis. Elles ignoraient à cette époque la promesse que James Malory avait faite aux frères Anderson à la naissance de sa fille. Ses oncles américains avaient accepté que Jacqueline soit élevée exclusivement en Angleterre à condition qu'elle fasse chez eux ses débuts dans le monde. Ils espéraient qu'ainsi elle épouserait un Américain. Du moins en aurait-elle la possibilité.

« Cela m'a évité de les tuer. George m'en aurait voulu », avait expliqué James lorsqu'on lui avait demandé pourquoi il avait accepté ces conditions si contraires à son caractère.

Il s'agissait des frères de George, après tout, et James ne plaisantait pas non plus en parlant de les tuer. George – ou plutôt Georgina – était la mère de Jacqueline. Si James préférait l'appeler George, c'était parce que cela déplaisait à ses frères, même si, à vrai dire, il arrivait aux cinq frères de l'appeler ainsi de temps en temps. Quoi qu'il en soit, la promesse de James avait préservé une trêve tacite avec ses cinq beaux-frères américains pendant toutes ces années. Et cette trêve était bienvenue, si l'on se souvenait que les cinq frères avaient jadis essayé de pendre James Malory.

— Je ne me marierai pas avant toi, alors ne te presse pas, répondit Jacqueline. Nous ne sommes pas obligées de faire comme tout le monde et de nous marier dès notre première saison, même si nos mères ne demandent que cela. Cette année est faite pour s’amuser, il sera toujours temps de penser à se marier l’année prochaine.

— Cela ne t’empêche pas de partir sans moi, soupira lugubrement Judith.

— Il nous reste quelques semaines pour trouver une solution. Dès notre arrivée à Londres, nous parlerons à nos parents. Ce sont les tiens qu’il faudra convaincre. Mon père serait content que tu viennes avec nous, mais quand oncle Tony a refusé, papa a bien dû se ranger à son avis. Les frères, et ces deux-là en particulier, se serrent toujours les coudes. Mais si je leur dis que je n’irai pas en Amérique si tu ne viens pas avec moi, ils entendront raison. D’ailleurs, pourquoi ton père a-t-il refusé ? Certainement pas parce qu’il attend tes débuts avec impatience... Plus la date approche, plus il est de mauvaise humeur !

— C’est vrai qu’il est un peu brusque et irritable ces derniers temps, mais... Enfin, tu as raison, il ne verrait aucun inconvénient à ce que je ne me marie jamais, reconnut Judith.

— Exactement ! Il aurait dû sauter sur l’occasion de t’envoyer au loin avec moi pour repousser l’inévitable !

— Tu crois que le mariage est inévitable, avec des pères comme les nôtres ?

— Tu penses à la cousine Regina, que les quatre frères Malory ont élevée après la mort de leur sœur Melissa, et au fait qu’ils n’arrivaient pas à s’accorder sur un prétendant digne de leur nièce ? Pauvre Regina ! Mais souviens-toi qu’à cette époque les frères Malory n’avaient pas de femmes pour leur remettre les pieds sur terre comme maintenant. Mais attends un peu...

C'est bien tante Roslynn qui a refusé que tu partes avec nous et oncle Tony s'est contenté de se ranger à son avis pour avoir la paix ?

Judith acquiesça en souriant.

— Elle attend mes débuts avec bien plus d'impatience que moi. Elle a même fondé tous ses espoirs sur un jeune homme qu'elle trouve parfait. Le parti idéal !

— Qui donc ?

— Lord Cullen, le fils d'une de ses amies écossaises.

— Tu l'as déjà rencontré ?

— Je ne l'ai pas revu depuis notre enfance mais ma mère, si. Elle m'a assuré qu'il était riche, beau et que c'était un excellent parti.

— Il vit en Écosse, je suppose ?

— Oui, bien entendu.

— Alors, ce n'est pas un bon parti ! À quoi pense ta mère, à vouloir te marier à un homme qui t'emmènera loin de nous ?

— À nous acheter une maison à Londres, probablement, répliqua Judith, amusée.

— Il ne faut pas prendre ce genre de risque, surtout avec les Écossais, qui peuvent être têtus. Attends une minute, c'est à cause de lui qu'elle ne veut rien entendre ?

— Elle a peur qu'une autre le prenne dans ses filets si je ne suis pas là dès le début de la saison. Oui, je ne serais pas surprise que ce soit la véritable raison de son refus de me laisser repousser mes débuts dans le monde pour aller en Amérique avec toi.

— Ne t'inquiète pas, nous n'avons pas dit notre dernier mot ! Ensemble, nous sommes plus fortes ! Tu vas partir avec moi, c'est moi qui te le dis ! Je n'ai pas le moindre doute là-dessus.

2

Jacqueline s'était endormie tout de suite, mais Judith avait les yeux grands ouverts. Ce qui la tenait éveillée, c'était l'idée qu'à sa prochaine visite chez ses cousins du Hampshire elle serait peut-être mariée. Pas à Ian Cullen, mais à un homme auquel elle n'aurait pas pu résister. Même si Jacqueline et elle n'avaient aucune envie de tomber amoureuses rapidement et certainement pas cette année, elle avait vu ce qui était arrivé à ses cousines plus âgées. L'amour avait le don de bouleverser les plans les plus soigneusement élaborés. Et dès qu'elle serait mariée, elle oublierait probablement son fantôme.

C'était une triste perspective. Curieusement, elle n'avait aucune envie d'oublier une rencontre aussi palpitante et de ne plus jamais revoir son revenant. Il lui vint tout à coup à l'esprit que le spectre se montrerait peut-être si elle pénétrait seule dans la maison et cette idée l'empêcha de dormir.

Elle finit par céder à la tentation, enfila une cape et des souliers, se munit d'une lanterne au rez-de-chaussée et traversa en courant la pelouse. Mais lorsqu'elle parvint à la porte de la vieille maison plongée dans l'obscurité, elle la trouva verrouillée. Non pas coincée, mais verrouillée. Était-ce le fait de son cousin Derek ? Dans quel but, alors que tant de croisées n'avaient plus de vitres et qu'il était facile de passer par là ?

Elle posa sa lanterne sur le plancher par une de ces fenêtres, avant d'enjamber l'appui. Elle n'avait pas vu de lumière du dehors, mais elle se dirigea vers la pièce où elle pensait avoir rencontré le fantôme. Le plancher craquait sous ses pas. S'il était là, il avait dû l'entendre – et disparaître de nouveau.

L'idée d'appeler – « Ne vous cachez pas ! Je sais que vous êtes là, montrez-vous ! » – lui traversa furtivement l'esprit.

Elle n'en fit rien, bien entendu. S'imaginer qu'un revenant allait se plier à ses désirs, quelle absurdité ! Elle leva haut sa lanterne pour éclairer la pièce, qui lui parut bien différente. Les toiles d'araignées avaient disparu. Le vieux canapé avait été débarrassé de sa poussière et un lit de camp agrémenté d'un oreiller et d'une couverture en bouchon occupait un coin de la pièce. Un autre que le spectre séjournait donc ici ? Un véritable intrus, cette fois-ci ? Même les fenêtres étaient obturées par des couvertures pour qu'aucune lumière ne soit vue de l'extérieur, ce qui expliquait que Jacqueline et elle n'aient pas revu la lanterne du fantôme depuis si longtemps. Il était certainement furieux qu'un vagabond ait envahi son domaine et de ne pas être parvenu à l'effrayer.

Puisque le vagabond n'était pas là pour le moment, le revenant y était peut-être. Elle s'apprêtait à proposer son aide à cet invisible ami lorsqu'une main se plaqua sur sa bouche tandis qu'un bras se nouait fermement autour de sa taille. De surprise, elle laissa tomber sa lanterne, qui ne se cassa pas, mais roula sur le sol et s'éteignit. *Mon Dieu !* Elle se retrouvait dans le noir complet, prisonnière d'un homme bien réel...

— Tu as choisi le mauvais endroit pour ton rendez-vous galant, ma belle, chuchota-t-il à son oreille alors qu'elle était prête à s'évanouir. Est-ce que ton amant est déjà dans la maison ? Fais oui ou non de la tête !

Elle fit l'un et l'autre.

— Si j'enlève la main de ta bouche pour te laisser répondre, je ne veux pas t'entendre hurler. Si tu oses pousser un seul cri, je te bâillonne, je te ligote et je te laisse moisir dans la cave ! Tu m'as bien compris ?

Se retrouver bâillonnée et ligotée n'effrayait pas Judith outre mesure. C'était de beaucoup préférable à tout ce qu'il pouvait lui faire d'autre. Jack devinerait immédiatement où elle avait disparu et viendrait la délivrer. Elle hocha donc la tête. Il enleva la main de sa bouche tout en la maintenant fermement plaquée contre lui, de sorte qu'elle ne pouvait pas s'enfuir. Il lui restait toujours la possibilité de crier...

— Alors, combien de temps va-t-il falloir attendre l'autre moitié de ce rendez-vous galant ?

— Je n'ai pas de rendez-vous ! protesta-t-elle sans réfléchir.

Pourquoi n'avait-elle pas eu la présence d'esprit de répondre : « D'un moment à l'autre » ? Il serait parti. Ou peut-être pas...

— Qu'est-ce que tu viens faire ici, alors ? Et comment es-tu entrée ? J'ai verrouillé cette fichue porte.

— C'était vous ? Mais à quoi cela sert-il alors qu'il manque des fenêtres ?

— Une porte fermée à clé envoie un message. Elle signifie on ne peut plus clairement : « Vous n'êtes pas les bienvenus ! »

— Vous non plus n'êtes pas le bienvenu ! Vous ne savez pas que cet endroit est hanté ?

— Je ne fais que passer, mais s'il y a des fantômes ici, ils ne se sont pas encore montrés.

— Si vous n'êtes que de passage, pourquoi avez-vous monté un lit de camp ? Vous mentez ! Et vous n'étiez pas là il y a un instant ! Vous êtes sorti du mur ? Est-ce qu'il y a une pièce cachée qui communique avec celle-ci ?

Il éclata de rire, mais son rire était un peu forcé. Elle avait vu juste, devina-t-elle. Comment Jack et elle n'y avaient-elles pas pensé ? Même la demeure ducale comportait des pièces et des passages secrets.

— Tu ne manques pas d'imagination, ma belle. Et si tu répondais à mes questions ? Qu'est-ce que tu es venue faire ici en plein milieu de la nuit si tu n'attends pas un galant ?

— Je suis venue voir le fantôme qui habite ici.

— Encore ces sornettes ? Les fantômes n'existent pas !

Si seulement son revenant pouvait surgir juste à ce moment-là pour lui démontrer qu'il avait tort... Son apparition distrairait le vagabond assez longtemps pour qu'elle puisse s'échapper et ramener Derek pour le chasser. Puis elle s'aperçut qu'il faisait si noir qu'elle ne verrait même pas le spectre si jamais il apparaissait. Furieuse que cet intrus gâche sa dernière chance de revoir le fantôme, elle n'avait plus qu'une envie : retourner dans son lit. Elle tenta de se dégager, mais il resserra son emprise.

— Si tu n'arrêtes pas de gigoter, je vais croire que c'est autre chose que tu cherches. Est-ce que je me trompe, ma jolie ? Dans ce cas, je serais heureux de te rendre ce service... Ah, je suis déçu ! ironisa-t-il comme elle se figeait. Tu sens bon, tu es agréable au toucher... J'aurais aimé savoir si tu avais bon goût aussi.

— Je suis laide à faire peur, couverte de verrues et de furoncles !

Il pouffa.

— Je ne sais pas pourquoi, mais je ne te crois pas.

— Rallumez la lanterne et vous verrez.

— Non, je préfère l'obscurité. Tant pis pour tes verrues et tes furoncles, je vais éveiller tes appétits.

En dépit de cet avertissement – car il s'agissait bien d'un avertissement –, elle ne s'attendait pas à ce qu'il la fasse pivoter et l'embrasse avant qu'elle ait le temps

de faire quoi que ce soit pour l'en empêcher. Il sentait l'alcool, mais ce premier baiser n'aurait pas été désagréable, pour peu qu'elle ait eu envie d'étudier la chose. Elle n'en avait aucune envie, cependant, et elle lança sa main au hasard dans le noir. La chance était avec elle, car sa main s'abattit sur la joue de l'intrus. Il la lâcha aussitôt.

— Quoi ? Tout ça pour un baiser volé ? Mais enfin, il n'y a pas de quoi faire toute une histoire ! s'exclama-t-il en riant.

— Je vais m'en aller, maintenant, et vous aussi, si vous avez deux sous de bon sens !

— Laisse-moi te reconduire. Je ne voudrais pas que tu passes à travers le plancher et que tu te casses la jambe.

— Non ! Attendez ! cria-t-elle lorsqu'il la souleva dans ses bras. Je connais cette maison mieux que vous !

— Ça, j'en doute ! grommela-t-il entre ses dents tout en la portant dans la pièce principale, où il la fit passer par la plus proche fenêtre. Ne dis à personne que tu m'as vu et je m'en irai avant l'aube.

— Je ne vous ai pas vu ! Vous avez fait ce qu'il fallait pour cela !

Et elle ne le voyait toujours pas. Le clair de lune éclairait le pas de la porte, mais il s'était écarté de la croisée dès qu'il l'avait lâchée et avait disparu dans la pénombre de la maison. Elle n'attendit pas de savoir s'il l'avait entendue et partit en courant vers la demeure ducale. Elle ne s'arrêta qu'une fois dans sa chambre.

Elle fut tentée de réveiller Jacqueline pour lui raconter sa mésaventure, mais elle décida que cela pouvait attendre jusqu'au lendemain matin. Elle ne comprenait toujours pas comment un pauvre vagabond pouvait s'offrir du cognac français qui coûtait tellement cher que seuls les très riches pouvaient se le permettre.

C'était justement pour cette raison qu'il constituait la marchandise préférée des contrebandiers...

3

— Pourquoi me regardes-tu comme si c'était moi qui avais des ennuis ? demanda Boyd Anderson en rejoignant sa sœur Georgina pour le déjeuner.

Il souriait et avait parlé sur le ton de la plaisanterie, mais la mine de la jeune femme suffisait à lui faire comprendre que l'affaire était sérieuse. Le frère et la sœur avaient le même regard marron foncé, mais la chevelure brune de Boyd était un peu plus claire que celle de Georgina. Dans sa jolie robe corail, elle était habillée pour recevoir, mais elle avait gardé les cheveux dénoués, comme elle le faisait souvent lorsqu'elle n'attendait que de la famille.

Boyd était le plus jeune des cinq frères de Georgina et le seul à vivre à Londres de façon permanente. C'était son choix et un bon choix, puisqu'il était le troisième Anderson à se marier au sein du clan Malory. Sa femme, Katie, était une fille illégitime d'Anthony Malory, dont Anthony ignorait l'existence jusqu'à ce que Boyd la courtise. Même s'ils venaient de faire la connaissance de Katie, les Malory, et ils étaient nombreux, se seraient tous dressés comme un seul homme si Boyd avait tenté de prendre le large jusqu'en Amérique avec Katie, bien qu'elle ait grandi là-bas.

Georgina fit de son mieux pour rassurer son frère d'un sourire, sans grand succès.

— Assieds-toi, dit-elle. J'ai demandé à la cuisinière de préparer ton plat préféré. Trouver des palourdes blanches à Londres n'a pas été facile.

— Tu cherches à m'acheter ? Il s'agit du voyage de Jacqueline, n'est-ce pas ? Qu'est-ce qui ne va pas ? Tu as des soucis avec les garçons ?

— Non, rester en pension ne les ennuie pas du tout. Ils se moquent comme d'une guigne des débuts dans le monde de leur sœur.

— Je croyais que tu approuvais son départ.

— Je l'approuve toujours. Je sais que vous ne voulez que le bien de Jack, nos frères et toi. Et ce fameux voyage a permis de maintenir la paix dans ma famille – même si on nous l'a imposé.

— Tu tiens vraiment à présenter les choses de cette façon ?

— Oui, puisque c'est la vérité.

— J'admets que nous avons lourdement insisté pour qu'elle fasse ses débuts en Amérique...

— Très lourdement !

— ... et je sais que nous passons désormais plus de temps en Angleterre que dans le Connecticut, mais il y a une autre raison bien plus importante pour qu'elle aille faire ses débuts dans le monde en Amérique. Ton mari n'est pas à la maison, j'espère ? chuchota-t-il tout à coup. Je ne voudrais surtout pas qu'il arrive au beau milieu de cette conversation.

— Non, James est allé au port s'assurer que les vivres pour le voyage ont bien été livrés. Mais je ne serais pas étonnée s'il commençait par emmener Tony chez Knighton.

— Bon Dieu, j'aurais bien aimé qu'ils me préviennent. J'adore les combats de ce calibre !

— Celui-ci ne te plairait peut-être pas. James est vraiment préoccupé, cela risque d'être très brutal.

— Encore mieux ! Mais attends, qu'est-ce qui le pré-occupe tellement ? Et toi ? Tu parais bouleversée.

— Je me fais du souci pour Jack.

— À cause du voyage ?

— Oui, on tourne en rond.

— Je croyais qu'elle avait envie de partir.

— Oh oui, mais elle pensait que Judy viendrait avec elle et ce n'est pas le cas. Et maintenant, elle refuse de partir sans sa cousine.

— Ça, ça ne me surprend pas ! Ces deux-là ont toujours été inséparables, tout le monde le sait. Pourquoi Judy ne peut-elle pas partir, elle aussi ?

— Sa mère le lui interdit. Cela fait des mois que Roslynn se prépare pour la saison. Elle l'attend avec encore plus d'impatience que nos filles. Elle sait déjà qui va donner quelles réceptions et quels bals, et elle a déjà des promesses d'invitation à chacun d'entre eux. Elle sait aussi quels sont les meilleurs partis, à commencer par un Écossais qui a ses faveurs pour Judy parce qu'il est le fils d'une de ses amies proches. Elle ne laisse rien au hasard et elle est persuadée que Judy risque de manquer une occasion importante si elle part avec nous.

— Mais elles seront de retour à temps pour la saison londonienne ! Elles n'en manqueront qu'une semaine ou deux. Elles passeront tout le reste de l'été ici. C'est justement pour cette raison que nous partons maintenant...

— Mais la mère de Judith ne veut pas qu'elle manque le début de la saison. C'est pour cela qu'elle s'entête et Dieu sait si elle peut se montrer obstinée. Je comprends son raisonnement. C'est au tout début de la saison que se nouent les affinités, que les couples se forment et qu'on commence à se courtiser. Arriver ne serait-ce qu'une semaine plus tard peut faire une grande différence. Les meilleurs partis risquent d'être déjà pris. C'est surtout à propos de cet Écossais qu'elle se fait du

souci, bien entendu. Elle veut à tout prix éviter qu'une autre jeune fille jette son dévolu sur lord Cullen. C'est pour cela qu'elle tient à ce que Judy arrive en même temps que lui, au tout début de la saison.

— Tu crois vraiment que cela compte pour les deux plus jolies débutantes de l'année ?

— Pour Jack, cela n'a aucune importance. Elle jettera son dévolu sur celui qui lui plaira en se moquant éperdument des conséquences, que ce soit de ce côté de l'Atlantique ou de l'autre.

— Enfin, Georgie, c'est de ta fille que tu parles, pas d'un de ces vauriens de Malory !

— Tu t'étonnes qu'elle tienne de son père ?

— Elle lui ressemble beaucoup trop, visiblement. Il aurait fallu y remédier dès le début !

— On ne peut rien faire contre une ressemblance aussi forte. Mais revenons à nos moutons. Contrairement à Jack, qui a tendance à agir avant de réfléchir, Judith est trop gentille et trop attentive aux autres pour ruer dans les brancards. Et Roslynn connaît bien sa fille. C'est pour cela qu'elle campe sur ses positions et refuse que Judith manque le premier bal de la saison. Et j'ai bien peur que nous ne puissions pas partir si nous ne la faisons pas changer d'avis. Jack a refusé tout net de faire ses débuts dans le monde si sa meilleure amie n'était pas à ses côtés !

— Bon Dieu, Georgie, nous devons partir dans trois jours ! Il est trop tard pour tout annuler. Katie se fait une joie de ce voyage.

— Tu crois que cette situation m'amuse ? Nos bagages sont faits. Le *Maiden George*¹ est arrivé de son port d'attache sur la côte sud avec son équipage au complet. Au moment où je te parle, il est en train

1. *Maiden* : « jeune fille » en anglais ; *Maiden George* signifie donc « jeune fille George ». (N.d.T.)

de jeter l'ancre dans la Tamise. Cela fait des mois que nous cajolons et menaçons Roslynn, mais nous sommes à quelques jours du départ et elle reste inflexible.

— Nos frères sont déjà en route pour Bridgeport et Amy ne tardera pas à les rejoindre pour superviser les préparatifs. Elle a embarqué avec Warren la semaine dernière. S'ils ne nous voient pas arriver comme prévu, ils s'imagineront tous que quelque chose de terrible nous est arrivé !

— Nous ne les laisserons pas se ronger les sangs, James embarquera de toute façon pour leur dire ce qui se passe si jamais nous en arrivons là. Je suis désolée, Boyd ! Je sais que tout le monde se fait une joie de ce voyage. Ce que je veux éviter, c'est que vous reprochiez à James de ne pas tenir sa promesse. Ce n'est pas sa faute !

— Depuis quand Jack fait-elle la loi ? Je la ferai monter moi-même sur le bateau si ni James ni toi n'osez insister !

— Tu ne comprends pas, Boyd. Ce voyage ne servira à rien si ma fille est malheureuse pendant tout ce temps. Aucun de nous ne s'attendait au refus de Roslynn. Nous avons tous fait de notre mieux pour la convaincre, mais elle reste inébranlable. Elle est écossaise, tu sais, et elle s'est mise en colère plusieurs fois lorsque nous tentions de la faire changer d'avis.

— Ne compte pas que Jack se marie un jour, dans ce cas.

— Je te demande pardon ? Retire immédiatement ces paroles, Boyd ! s'écria Georgina en bondissant sur ses pieds.

— Certainement pas ! rétorqua-t-il, aussi véhément qu'elle. Je t'ai dit qu'il y avait une autre raison, encore plus importante, pour que Jack fasse ses débuts en Amérique. Tu sais très bien qu'elle aura de meilleures chances de trouver l'amour avec un homme peu au

fait de la réputation de ton mari. Les jeunes gens d'ici mourront de peur d'approcher ta fille à cause de lui !

— Jack n'a aucune inquiétude à ce sujet et nous non plus !

— Vous refusez de voir la vérité en face, dans ce cas ! Aucun homme sensé qui le connaît, ou qui aurait simplement entendu parler de lui, ne prendrait le risque d'avoir James Malory pour beau-père – à condition que James ne l'ait pas tué avant qu'il arrive à l'autel avec Jack.

— Je vais faire comme Jack ! fulmina-t-elle en se rasseyant. Je ne vais pas partir, moi non plus ! Je refuse de passer des semaines en mer avec une tête de mule comme toi !

— Et moi, je ne vais pas laisser ma nièce jeter aux orties une occasion en or sous prétexte que tu es incapable de faire preuve d'autorité ! rétorqua Boyd en se dirigeant vers la porte.

— Comment oses-tu ? hurla Georgina en lui lançant une assiette au visage.

Elle le manqua et l'assiette alla se briser contre le mur. La porte s'ouvrit avant que Boyd y soit parvenu.

— Elle te jette encore de la vaisselle à la figure ? s'inquiéta Jacqueline, effarée.

— Elle n'a jamais su viser, la rassura-t-il en la prenant par le bras. Tu as une idée du désordre que tu crées ?

Jack lui sourit.

— Cela fait partie de mes plans, répondit-elle sans la moindre trace de regret.

— Tu veux tous nous rendre fous ?

— Je parle de mes plans pour faire monter Judy avec nous sur le bateau.

— J'ai une meilleure idée ! Viens, nous allons chercher un certain Écossais et lui arranger un petit accident.

— Comment ?

— Cela me démange, mais nous allons tout de même d'abord essayer de le raisonner.

— Tu espères raisonner un Écossais ?

— Dis-moi seulement s'il est en ville. Je n'ai pas envie de tuer un cheval en faisant l'aller-retour en Écosse en trois jours.

— Il est déjà ici pour affaires, en fait. Il est arrivé il y a peu et il rend visite à Judy tous les jours. Je me suis arrangée pour qu'elle ne soit pas là pour le recevoir, en espérant qu'il saisirait le message, mais tante Roslynn a compris mon manège quand Judy a trouvé le courage de lui dire qu'elle ne ferait pas ses débuts si elle ne pouvait pas les faire des deux côtés de l'océan.

— Et cela a été efficace ?

— Non, pas encore, mais il ne faut pas se décourager. Pour le moment, tante Roslynn est certaine que Judy se laissera faire quand notre bateau appareillera. Elle trouve que j'ai une mauvaise influence sur elle ! conclut Jack, plutôt contente d'elle.

— Judy n'a donc encore jamais rencontré lord Cullen et ne sait pas s'il pourrait lui plaire ou non ?

— Elle ne l'a pas revu depuis qu'ils étaient enfants. Lui, en revanche, l'a aperçue au cours de ces dernières années et il est fou d'elle. Mais elle n'est absolument pas pressée de voir à quoi il ressemble. Elle est censée le rencontrer aujourd'hui au parc, où tante Roslynn veut l'emmener se promener, mais elle va dire qu'elle est malade.

— Alors c'est nous qui allons le rencontrer ! Nous allons utiliser son béguin pour elle pour la bonne cause. Nous allons lui expliquer qu'en coopérant avec nous et en prétendant avoir un accident qui l'empêche de participer à la saison pendant quelques semaines, il rend service à Judy. S'il en informe Roslynn, elle n'aura plus aucune raison de refuser que Judith nous accompagne

et je ne serai pas obligé de mettre mon poing dans la figure de qui que ce soit.

— J'ai l'impression d'entendre mon père ! commenta Jacqueline en pouffant.

— Tais-toi donc !

— Tu as trouvé une solution ? Nous devons appareiller dans deux jours et maintenant ni Jack ni George ne veulent plus partir avec nous à cause de l'intransigeance de ta femme ! lança James tandis que son poing s'abattait sur la mâchoire d'Anthony qui, sous le choc, recula d'un pas.

La rumeur s'était rapidement répandue dans le voisinage que les frères Malory avaient été aperçus entrant chez Knighton. Les sièges autour du ring étaient déjà tous occupés, comme si le combat avait été prévu de longue date. À la porte, une petite foule de curieux se battaient pour entrer tandis que Knighton tentait de les en empêcher avant de finalement renoncer. Anthony, le plus jeune des frères Malory, venait depuis toujours s'exercer à la boxe chez Knighton, mais ses combats n'attiraient pas grand monde puisqu'il ne perdait jamais – à moins d'être opposé à son frère James. On ne pouvait jamais savoir lequel des deux frères allait l'emporter et les paris allaient bon train.

— Non, je n'ai pas de solution et cesse de t'en prendre à moi ! gronda Anthony, fronçant ses sourcils touffus.

— Et à qui veux-tu que je m'en prenne ? répliqua James en lui assenant une autre droite. Et ça, qu'est-ce que tu en dis ?

— Ça suffit, James, je n'y suis pour rien !

— Mais bien sûr que si ! Tu es le seul capable de raisonner ta femme. Alors, tu as perdu la main ? Mais oui, tu n'es plus bon à rien, ma parole !

Son ironie lui valut un coup en pleine poitrine, suivi d'un uppercut. Aucun de ces deux coups ne suffit à ébranler James Malory, que beaucoup de ses adversaires, à commencer par ses frères, avaient comparé à un mur, tandis que la riposte de James fit chanceler Anthony, lui faisant perdre ce round. Nom de Dieu, James gagnait bien trop facilement lorsqu'il était préoccupé ! L'arrivée de son cocher dispensa cependant Anthony d'avoir à concéder sa défaite. James aussi l'avait aperçu et il avait reculé.

Anthony se releva et prit le mot que lui tendait son domestique.

— Judy me suggère de m'épargner des bleus au visage et de rentrer faire mes bagages. Roslynn a apparemment cédé ! annonça-t-il à son frère après avoir lu le billet.

Cette heureuse nouvelle ramena le sourire sur le visage de James, et Anthony choisit ce moment pour flanquer à son aîné un coup qui le fit tomber assis sur le tapis du ring. Mais toutes les préoccupations de James s'étaient envolées et il se contenta de hausser ses sourcils blonds.

— Pourquoi continues-tu le combat, alors ?

— Parce que c'est moi qui vais prendre, maintenant ! grommela Anthony en lui tendant la main pour l'aider à se relever. Je ne sais pas ce qui l'a fait changer d'avis ni comment Jack et Judy ont réussi cet exploit, mais ce que je sais, c'est qu'elle va passer sa colère sur moi.

— Dans ce cas, tu fais bien de venir avec nous et de laisser ta femme à la maison. Elle aura tout le temps de se calmer avant notre retour.

Roslynn était sujette au mal de mer, tout comme Jaime, sa plus jeune fille. Même si Roslynn aurait pu se résoudre à endurer ses nausées pour faire plaisir à

Judy, elle n'y aurait pas obligé sa cadette. Elle n'était pas prête non plus à laisser Jaime seule chez eux pendant les deux mois que durerait leur absence.

— Allons, ne me dis pas que le plus célèbre débauché de Londres n'est pas capable de transformer la fureur de sa femme en un autre genre de passion, railla James, qui avait remarqué que l'inquiétude de son frère ne s'était pas apaisée.

— Mon code de conduite m'interdit de frapper un homme à terre, mais je pourrais bien faire une exception pour toi ! riposta sèchement Anthony en retirant sa main tendue.

— Je suis très sensible à cet honneur, mais je suis dans l'obligation de décliner. Je ne voudrais pas que Judy pense que tu n'as pas eu son message à temps.

Au beau milieu de l'Atlantique, le *Nereus* cinglait vers Bridgeport, dans le Connecticut. La compagnie familiale des Anderson, Skylark Shipping, possédait toute une flotte mais chaque membre de la famille, homme ou femme, avait en sus un navire personnel. Le *Nereus* était la propriété de Warren, le deuxième des frères Anderson, époux dévoué d'Amy Malory. Le couple passait la moitié de l'année en mer avec ses enfants, Eric et les jumeaux Glorianna et Stuart, ainsi que leurs précepteurs, bien entendu. Amy et Warren vivaient le reste du temps dans leur demeure londonienne pour que leurs enfants connaissent leur nombreuse famille.

Malgré un vent mordant, Amy se prélassait au soleil printanier. Comme elle était la seule parmi les dames Anderson à avoir l'expérience d'une saison complète dans la capitale britannique, les Anderson lui avaient demandé de s'occuper des réceptions à donner en l'honneur de Jacqueline au cours de ses deux semaines à Bridgeport. L'épouse de Drew Anderson, Gabby, avait bien fait ses débuts dans le monde à Londres, mais

Drew avait fait en sorte d'écourter sa saison, ce qui avait causé un énorme scandale, et Gabby ne pouvait donc pas être d'un grand secours en la matière. Amy ne comptait cependant pas se fier à sa seule expérience. Elle avait consulté sa cousine Regina, la spécialiste des mondanités chez les Malory.

Amy aurait à préparer la maison familiale des Anderson pour toutes ces mondanités. Elle devrait décider des menus et envoyer les invitations. Sur ce chapitre, elle pourrait compter sur l'aide de Warren, qui saurait qui choisir. Bien qu'Amy soit venue à Bridgeport à maintes reprises au cours des dernières années et qu'elle ait rencontré la plupart des amis et connaissances des Anderson, on ne pouvait pas lui demander de connaître tout le monde et il fallait que tout soit parfait avant l'arrivée de Jacqueline et de ses parents.

Ses enfants étaient bien plus excités qu'elle par ce voyage, car ils allaient participer à tous ces événements. En Angleterre, ils auraient dû attendre leurs dix-huit ans pour être admis au sein du monde adulte mais, en Amérique, les règles étaient beaucoup moins strictes. Quant à Amy, elle était trop fatiguée pour être excitée. Elle avait tant de choses à faire, tant de listes à dresser...

Elle était tellement préoccupée que, pour un peu, elle n'aurait pas remarqué le sentiment étrange qui s'insinuait doucement en elle. Elle se figea quand elle s'en aperçut enfin. Warren, qui arrivait dans son dos, remarqua immédiatement que quelque chose la perturbait et s'en alarma aussitôt.

— Qu'est-ce qui te fait souffrir, mon amour ?

— Rien du tout.

— Alors, que se passe-t-il ?

— Quelque chose... va arriver !

Warren leva tout de suite les yeux vers le ciel, guettant le présage d'une tempête, mais aucun nuage n'assombrissait l'horizon.

— Quand ?

— Je ne sais pas !

— Quoi ?

— Je ne sais pas !

— Si tu continues à avoir ce genre de pressentiments, j'aimerais bien que tu puisses les interpréter de façon plus précise !

— C'est ce que tu me dis chaque fois, mais cela ne sert à rien, parce que je ne le peux pas. Il faut faire demi-tour, Warren !

— Allons, mon cœur, dit-il en la prenant dans ses bras. Nous manquerions la moitié de la famille qui est déjà en route. Même James et Georgie auraient appareillé avec Jack avant que nous arrivions.

— Si seulement nous pouvions voyager plus vite !

— C'est impossible et pourtant, nous n'embarquons plus de canons.

— Tu as tout de même chargé une cargaison qui nous alourdit !

— Bien sûr, c'est mon métier ! Mais même avec cette cargaison, nous filons à une belle allure. Dans une semaine environ, nous jetterons l'ancre à Bridgeport.

— Si le vent ne tombe pas...

— Évidemment. Mais tu sais bien que, quel que soit le malheur qu'annonce ton pressentiment, tu arrives toujours à l'atténuer et à faire en sorte qu'il ne soit pas trop grave. Dis quelque chose qui te tranquillise, ma chérie. Prends le pari ! Tu sais bien que tu gagnes toujours !

Elle sourit en le regardant avec affection.

— Je parie qu'il n'arrivera rien que ma famille ne soit capable de résoudre.

— Tu es certaine de ne pas pouvoir être un peu plus précise ?

— Impossible. Tout ce que je sais, c'est que cela inclut tout le monde dans ma famille et dans la tienne, femmes, hommes et enfants !